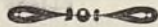


# LES MODES PARISIENNES.

## Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — LOUISE, par M<sup>me</sup> ALPHONSINE MASSON (1<sup>re</sup> partie). — ALAMONTADE, par HENRI ZSCHOKKE, traduit par E. DE SÜCKAU (1<sup>re</sup> partie). *Extrait de la Bibliothèque des Chemins de fer.* — PETIT COURRIER. — CHRONIQUE THÉÂTRALE.



## MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

Il est ennuyeux de constater que l'on ne voit plus guère de jolies toilettes dans Paris; l'Exposition, qui va bientôt fermer, et le pré Catelan, sont les seuls endroits où l'on trouve encore quelques femmes élégantes, et le nombre en va diminuer tous les jours. Quant aux théâtres, il n'en faut pas parler: on voit des salles de premier ordre faire cent écus de recette; on n'aura jamais tant vécu en plein air que cette année. Pour suivre ce que la mode, l'infatigable mode, crée et invente chaque jour, il faut aller passer en revue les salons des grands magasins, où l'on saisit au vol l'aspect et l'ensemble des charmantes toilettes qu'ils expédient chaque jour par tous les chemins de fer connus.

La maison Delisle, dont le nom est européen, est une de celles qui ont le plus à faire en ces circonstances; elle a ce grand avantage de pouvoir répondre à la fois à toutes les demandes qu'on lui adresse de quelque nature qu'elles soient: les châles, les dentelles, la lingerie, la confection, les étoffes et les robes faites sur mesure dans un atelier qui a aujourd'hui une grande réputation, telles sont ses ressources et les motifs qui lui assurent une clientèle aussi nombreuse que choisie. Nous avons remarqué dans ses derniers envois des robes de taffetas clair, vert, lilas ou bleu, dont les volants en taffetas blanc étaient couverts d'étoiles brochées de la couleur du fond de l'étoffe; ces guirlandes d'étoiles étaient du plus heureux effet. Nous en avons

vu une de cette disposition prête à être envoyée en Russie à la comtesse de Lerw...; elle était lilas; un effilé mousse, lilas et blanc, bordait les volants; le corsage, sans basque, avait une berthe à pointe, formée de bandes de taffetas alternant avec une blonde blanche; les manches, d'une forme très-nouvelle, étaient en tulle et blonde blanche mélangés d'un agrément lilas; elles formaient pointe par derrière, et un simple jockey pointu de même et en taffetas lilas les rattachait au corsage. Une robe du matin, destinée également à la comtesse de Lerw..., était en taffetas chiné gris et vert; le corsage, montant, de forme Montespan, c'est-à-dire à basque derrière, avait devant une ceinture à gros nœud; des quilles de ruban ruché vert décrivaient une arabesque assez compliquée sur les côtés de la robe, et c'est précisément la grâce délicate du dessin des quilles qui donnait à cette robe un cachet tout particulier.

La maison Delisle a envoyé beaucoup de robes à Bruxelles pour les cérémonies du mariage de la jeune princesse Charlotte avec le prince Maximilien d'Autriche. Chose curieuse, elle y a envoyé aussi beaucoup de dentelles; toute cette aristocratie belge n'a pas voulu se montrer exclusivement parée des produits de son industrie, et nos dentelles de Chantilly bordaient tous les mantelets et couvraient bon nombre des plus belles robes commandées à la maison Delisle; les robes de gaze, de tulle, de tarlatane, ont naturellement été les préférées. Les robes de ce tulle à pois, nommé point d'esprit, ont eu beaucoup de succès; la maison Delisle les fait à cinq volants tuyautés, et passe un ruban de couleur dans l'ourlet; parfois elle pose une petite ruche à la vieille à la tête du volant. Elle a inventé quelque chose de délicieux pour une toute jeune duchesse autrichienne qui voulait du point d'esprit, et défendait qu'on lui mit des volants; on a fait sa robe à trois jupes, chaque jupe portait cinq plis, dont la dimension allait en diminuant graduellement de largeur; dans chaque pli était passé un petit ruban bleu de Chine de la dimension du pli; le corsage, décolleté, avait un plastron formé aussi de plis qui allaient en diminuant jusqu'à la taille; la disposition des rubans était la même; les manches, grecques, portaient dix plis espacés cinq par cinq. Cette robe, d'une simplicité charmante, a été



beaucoup remarquée, et sera beaucoup imitée, car elle est à la portée de tout le monde, et toute femme de chambre ayant de l'habileté peut l'imiter; il faut seulement avoir soin de n'employer qu'un *point d'esprit* très-transparent, comme celui que fait spécialement fabriquer la maison Delisle, car si l'étoffe manquait de légèreté, l'effet des pois et des rubans serait lourd au lieu d'être gracieux.

Les robes à plastron de la maison Delisle sont une innovation très-remarquable, elles suppriment la fermeture apparente des robes; le plastron du dos reproduit exactement l'ornementation du devant; il s'attache sur l'épaule et sous le bras avec tant de précision qu'une femme vêtue d'une robe ainsi faite a l'air d'être venue au monde tout habillée; on ne peut comprendre par où elle est entrée dans sa robe. Cette nouvelle mode, qui n'a encore été exécutée que pour un petit nombre de femmes appartenant à la plus haute fashion, est évidemment destinée à obtenir un très-grand succès; l'honneur en reviendra à la maison Delisle, qui est déjà connue pour tant d'heureuses inventions.

L'élan donné par les dames Noël aux nouvelles formes de chapeaux a été suivi par plusieurs grandes modistes qui se sont piquées au jeu. On voit tous les jours surgir quelque coupe inusitée qui vise à se faire adopter. Madame Detourpe a été une des plus favorisées en ce genre; elle a composé un certain chapeau qu'elle nomme modestement *chapeau voyageuse*, et qui satisfera les belles touristes ou les gracieuses campagnardes qui en essayeront: il est gris ou marron, en paille cousue; sa forme, qui emboîte exactement la tête, est entourée d'une ruche ou ruban, d'un velours ou d'une plume; une petite couronne de feuillage lui ajoute une élégance parfaite. Ce qui le rend séduisant, c'est sa forme toute particulière et la faculté qu'on a de le porter de deux manières différentes, soit qu'on en abaisse ou qu'on en relève les bords, toujours garnis d'une haute dentelle noire qui fait à volonté voile ou ornement. En se figurant ce joli chapeau exécuté en crêpe ou en tulle, on se demande pourquoi il ne serait pas adopté en tous lieux et en toutes saisons; mais le moment n'est pas encore venu de son triomphe définitif, il faut savoir attendre et se conformer aux décrets impératifs de l'usage. En attendant, une femme est encore bien jolie avec un chapeau de paille de riz entouré par derrière d'une guirlande de myosotis, qui se continue en dessous autour de la passe, et fait au visage un cadre des plus gracieux; ce même chapeau, avec boutons de roses ou petites marguerites des prés, est toujours délicieux. Madame Detourpe l'a exécuté pour plusieurs des grandes dames qui forment sa clientèle principale; elle l'a fait dernièrement en paille brodée d'une petite chenille noire pour la belle duchesse de Castle...; les guirlandes étaient en boutons d'or mélangés de quelques feuilles de lierre. Cette ornementation sied particulièrement bien aux femmes brunes. Du reste, nulle modiste ne sait mieux que madame Detourpe approprier les

nuances et les formes qu'elle emploie au type de la personne qu'elle coiffe, et c'est ce tact particulier qui a contribué à faire en grande partie la réputation de sa maison. On est toujours coiffée par elle à l'air de son visage; quelle meilleure qualité peut-on demander à une modiste?

Les jolis mantelets doublés de crêpe lisse de madame Colas prennent place parmi les fantaisies les mieux portées de la saison, aussi madame Colas ne suffit-elle pas aux commandes qui lui sont faites; elle a imaginé de les exécuter en mousseline unie garnie d'une simple petite valenciennes pour les personnes qui ne veulent pas de broderie, et quoique plus simple le mantelet est resté charmant, et toutes les jeunes femmes et même les jeunes filles du grand monde lui en demandent. Elle a joint à plusieurs de ses derniers envois des petits fichus Marie-Antoinette, qui sont faits de bandes de petits plis et d'entre-deux d'une bruxelles très-claire de réseau s'alternant; le fichu est garni d'une haute bruxelles, il a ainsi une légèreté qui en fait le plus joli accompagnement d'une toilette d'été.

ÉLIANE DE MARSY.

La reproduction et la traduction de ce bulletin de modes sont interdites en France et dans les pays étrangers, excepté aux journaux ayant traité avec la Société des gens de lettres.

### Détails du Dessin.

*Costume de la petite fille.* — Robe de basin brodé d'un semis d'étoiles, avec pattes ornées de lacets de couleur. Chemisette décolletée garnie d'un entre-deux brodé. Manches à bouffants et à revers forme russe; doubles battes croisées sur le corsage formant ceinture. Manches de dessous en nansout à poignets relevés et brodés. Pantalon large et court à entre-deux, et laissant voir la jambe. Chapeau de taffetas blanc à plume frisée en couronne, avec haute blonde blanche au bord. Bottines de taffetas gris. Gants de chevreau.

*Costume du petit garçon.* — Blouse d'étoffe anglaise bleue, avec bandes de taffetas gris et boutons de passementerie entre les bandes. Pantalon large pareil à la blouse, bordé de la même bande grise, et ouvert en dehors avec boutons de passementerie. Casquette de paille grise avec velours grenat. Lingerie de batiste plate. Jambes nues. Bottines grises à bouts vernis.

*Costume de la mère.* — Robe et casaque longue de nankin festonné. Chapeau *Fornarina*, en paille cousue, avec ornements de velours noir et fleurs des champs. Lingerie festonnée. Gants de chevreau.

*Nota.* — Pour les détails de la gravure supplémentaire, voir notre numéro du 25 juillet, où ils ont été insérés par erreur.



## LOUISE.

LOUISE A FRANTZ.

Permettez-moi de vous dire, cher Frantz, que, tout d'abord, j'ai trouvé votre idée bien singulière! Vous me demandez, tout simplement, de vous laisser lire en mon âme comme en un livre ouvert! Cela m'a d'abord surprise, puis je me suis dit : Pourquoi pas? Que fais-je, depuis que je suis au monde, si ce n'est de vous y laisser regarder et même de vous aider souvent à déchiffrer certains points tenus un peu dans l'ombre?

Une chose m'inquiète : est-il intéressant de lire le récit de faits dont l'intérêt dramatique est absent? Ma vie est si simple jusqu'à ce jour, qu'en vérité, vous allez bientôt vous repentir de m'avoir adressé cette prière. Néanmoins, je consens à écrire, comme vous le désirez, en reprenant mes souvenirs d'un peu loin, et ce que je ferai à l'avenir vous le saurez par mes lettres.

Je ne puis oublier, cher Frantz, tout ce que mon cœur vous doit de reconnaissance. Dès mon enfance, votre amitié m'a guidée. — Soyez moi toujours comme un phare protecteur contre les écueils de la vie. En lisant mes confidences de jeune fille, prêtez-moi l'appui de votre raison si haute, le refuge de votre cœur, et la lumière éclatante de votre merveilleuse intelligence.

Je me hâte de vous prouver ma bonne volonté, je commence.

Les douze premières années de mon enfance, vous le savez, se sont entièrement passées à la campagne. Ma mère et moi, nous demeurions dans une riante et belle habitation, située dans la vallée de Chevreuse, à mi-côte d'une colline toute boisée, au pied de laquelle coulait la petite rivière d'Yvette. — Je jouissais d'une grande liberté, ma santé exigeait une vie de *far niente* et de soleil. Je vivais donc comme une enfant des champs. Dès l'aube, je partais avec les paysans qui s'en allaient à leurs travaux, que je partageais quelquefois. Je me plaisais au milieu de ces braves gens; ils m'aimaient parce que j'étais gaie, je les aimais parce qu'ils étaient bons et simples.

Souvent je m'en allais toute seule par les bois, les prairies; je respirais l'âpre senteur des jeunes feuilles et des fleurs sauvages; je me suspendais et me balançais aux branches flexibles des saules plantés aux bords des ruisseaux, dont les eaux limpides coulent et murmurent doucement à l'entour des prés.

Je m'étendais à l'ombre des grands arbres, ou bien sous les blanches aubépines et les genêts en fleurs... J'écoutais là, silencieuse, attentive et charmée, le doux chant des oiseaux, si varié pendant l'époque de leur saison d'amour... Ainsi couchée sur les mousses

vertes ou les bruyères fleuries, j'aimais aussi à regarder les nuages s'éparpillant au ciel, et ma faible raison s'inquiétait déjà de Celui qui gouverne les mondes, et j'espérais parfois le voir m'apparaître en une brillante ascension, comme nous voyons la Vierge divine planant dans les églises sur l'autel de Marie.

Les voix joyeuses des pâtres appelant leurs troupeaux me tiraient de ma rêverie... et je les regardais passer...

Parmi eux, un bel enfant brun, aux yeux bleus tout pensifs, s'arrêtait à me sourire... Que lui disaient mes regards? je ne le sais pas bien... mais les siens étaient doux, sa parole était simple et comme voilée par une inquiétude inexplicable. Parfois il me chantait des airs qui me faisaient, à mon tour, revenir toute préoccupée à la maison paternelle.

Un jour, je ne le vis pas au milieu de ses camarades. — Qu'est devenu Jacques? leur demandai-je. — Mam'selle, il est bien malade, il va mourir, a dit la petite Fanchette qui vient de cheux lui. — J'y vole aussitôt. — Sa mère pleurait, le médecin l'avait avertie du danger où était son fils; le frère aîné lui faisait respirer du vinaigre, car l'enfant défaillait. — En m'entendant parler, il revint à lui. — Je lui présentai de l'eau fraîche qu'il demandait. — Il leva ses beaux grands yeux sur moi, je vis errer sur ses lèvres décolorées son inexprimable sourire, je lui pris la main, il pâlit, puis mourut!...

Ce que cet événement inattendu laissa de tristesse en mon cœur, je ne puis vous le dire, cher Frantz?... Ce fut ma première douleur sérieuse. — Plus tard, j'ai compris que cet enfant m'avait aimée, et moi... peut-être!... Car la verdure des feuillages, le parfum des fleurs, le chant des autres petits pâtres, tout cessa d'exister pour moi dès que le pauvre Jacques fut mort...

Je me sentais à l'étroit dans cette belle et silencieuse campagne, partout je croyais voir errer l'ombre de Jacques. Pauvre enfant, il m'avait tant donné par la pensée que cette pensée l'avait tué!...

A partir de ce moment, j'eus des accès de mélancolie que je ne m'expliquais pas; il y avait en moi des désirs sans nom, un vague instinct d'amour s'éveillait en mon cœur, j'aimais tout, et, tour à tour, chaque chose. — Un nom flottait, à peine inscrit, dans les replis de ma pensée.

Depuis quatre ans, nous passions tous les hivers à Paris. Dans le monde, j'avais rencontré un homme qui s'attachait à mes pas, que retenait ma présence; sa figure avait une expression fière et douce à la fois, sa taille était incomparable de grâce distinguée; mais là n'était pas l'attrait irrésistible de sa personne, il était tout entier dans un air de bonté suprême qui charmait tout autour de lui... Et ce charme je le subis à mon tour. Le comte Albert de Sainte-Croix était allié à ma famille paternelle; j'avais souvent eu occasion de le voir et de l'entendre. — L'habitude d'une vie de soli-



tude n'avait pas éveillé en moi les instincts de coquetterie naturels aux jeunes filles parisiennes; je me croyais gauche, empruntée, et fort incapable de plaire à un homme aussi remarquable sous tous les rapports que l'était mon cousin.

A cette époque, c'était vers la fin du cinquième hiver que nous passions à Paris, la santé de ma mère devint si mauvaise qu'il nous fallut quitter la ville. Ma mère accepta l'invitation pressante de madame de Nancey, vieille amie de ma grand-mère et de ma mère; voilà comment nous sommes depuis quelques jours au château de Méridon.

Cher Frantz, je termine ici ma lettre; je suis toute préoccupée par l'idée qu'elle a pu vous ennuyer et que mes bucoliques vous font regretter ma soumission à vous obéir.

FRANTZ A LOUISE.

Vous avez tort, ma chère Louise, de penser que votre lettre m'ait ennuyé. Je vous sais, au contraire, un gré infini d'avoir bien voulu céder à mon désir.

Selon moi, la femme ne saurait être bien peinte que par une femme. — Les brillantes facultés de son âme ne peuvent être décrites que par un pinceau qui puise ses couleurs en l'âme elle-même. — N'est-elle pas la source inépuisée des sentiments les plus divers? des attractions contraires, des dévouements merveilleux et inattendus, des colères et des haines, des fiertés les plus fières, de l'abnégation, de l'héroïsme dans l'amour, enfin de ce mélange du bien et du mal, éternel fond de notre nature, mais cent fois plus attachant à observer chez les femmes?

Écrivez donc pour moi comme vous écririez pour vous-même. — Envoyez-moi un compte rendu de vos actions, et surtout de vos pensées. — Je connais votre noble caractère et votre extrême franchise, je suis sûr, à l'avance, que la vérité seule dictera vos confidences de jeune fille. — Par mon âge, je suis presque votre père, je suis votre frère par le cœur et par le choix.

Pourquoi cette crainte de n'avoir que des choses simples et ordinaires à me dire? Mais, sachez-le, mon enfant, tout porte en soi un enseignement, souvent grand et sérieux; l'âme humaine ne saurait être trop connue, vous me serez donc une étude psychologique, et, je n'en doute pas, vous allez redresser bien des erreurs de mon jugement. — Nous autres hommes, nous ne savons des femmes que ce qu'elles veulent bien nous laisser deviner. — Comment oser dire que nous les connaissons?...

— Écrivez-moi souvent, chère Louise, donnez-moi des nouvelles de votre mère, car je vais peut-être bientôt quitter la France. — Il est question d'une mission secrète dont je serai chargé auprès du sultan. — Si je m'éloigne encore de vous, chère enfant, vos lettres me suivront comme un doux souvenir de cœur et de patrie.

Adieu, chère Louise, faites-moi savoir tout ce qui

vous arrivera. Songez que je vous ai fait sauter sur mes genoux, voilà un droit à la confiance illimitée. — Il me sera bien précieux de vous étudier sur une esquisse dessinée par vous avec cet esprit primesautier qui me charme et qui vous distingue.

LOUISE A FRANTZ.

C'est encore du château de Méridon, cher Frantz, que je date ma lettre. — Une foule de jeunes hommes beaux, aimables, distingués, y est réunie. — Ma mère et moi sommes les seules femmes invitées, destinées à vivre parmi cet essaim joyeux, tout ravi de notre présence.

Je vous l'ai dit, Frantz, j'étais triste au moment du départ; ici, je suis devenue sauvage, car les éclats de rire, les fanfares sonnées du matin au soir, l'appel des valets, les aboiements des chiens de chasse, les ordres et les contre-ordres donnés aux gens du château, se heurtant et se croisant à chaque heure du jour, m'ahurirent, me fatiguèrent tellement que le château de Méridon m'apparut comme un sabbat, un enfer anticipé! Toutes mes douces habitudes de rêverie et de solitude furent de fond en comble bouleversées, l'ordre du jour de cette quasi royale demeure est celui-ci : Vivre, c'est le plaisir toujours! Je m'enfermai d'abord dans ma chambre, mais la joie du dehors débordait si bien qu'elle entraînait chez moi malgré moi; il me devint de plus en plus difficile de ne pas regarder par la fenêtre pour m'expliquer tant de bruit. — La première fois que je fus surprise en flagrant délit de curiosité, un immense bravo accueillit mon apparition, et les questions commencèrent à qui mieux mieux.

Ce jour-là même, le comte de Sainte-Croix, mon infatigable danseur pendant les hivers passés à Paris, vint à moi, il m'offrit son bras pour aller faire une promenade au parc. Il me présenta à son frère, à ses cousins, à ses amis. Comme vous le voyez, Frantz, nous étions nombreux. J'eus presque peur de tout ce monde, et je ne me sentis rassurée que par la présence de ma mère. — Et pourtant elle parut visiblement contrariée quand elle m'aperçut au bras de mon cousin; il m'emmena rapidement vers le parc, comme s'il eût craint qu'une chose inattendue dérangeât son projet de promenade. — En marchant, nous nous mîmes à causer, la conversation s'anima peu à peu, elle devint vive et gaie, un peu caustique, mais s'arrêtant au point où la médisance pouvait commencer. — Enfin, les idées d'Albert prirent une tournure si élevée, me montrèrent en lui un sens si droit, si juste, si profond, que j'en demeurai aussi frappée que charmée. Alors, je regrettai tout le temps que j'avais sottement perdu en vivant dans la retraite.

— Voulez-vous me suivre, ma cousine, me dit-il, dans le labyrinthe?

— Pourquoi? lui répondis-je.

— Parce qu'il est si ingénieusement dessiné que



c'est à s'y perdre, et nous verrons à quel point nous sommes capables de nous en tirer avec honneur. Cela nous amusera.

— Je vous avoue, repris-je, que je ne crois pas absolument le fil de la pauvre Ariane indispensable... Allons!...

Et nous partîmes, laissant peu à peu derrière nous les promeneurs, et les devançant si bien que seuls nous arrivâmes au labyrinthe.

— Faisons attention, me dit Albert. Tout dépend du point de départ.

— Soyez tranquille, je regarderai bien.

— Voulez-vous mon bras, ma cousine, ou préférez-vous marcher seule?...

— Seule, je vous prie, car j'aime aux champs à quitter les habitudes de la ville; je trouve que la liberté dans l'allure est un plaisir de plus; je veux, sur ma route, pouvoir m'arrêter aux branches qui me barrent le passage et me forcent à sauter joyeusement au-dessus d'elles; à la fleur qui se penche et semble me dire : Prends-moi donc! Tenez, regardez ces belles marguerites, elles sont fières sur leurs tiges comme des sibylles sur leurs trépieds!

— Vous avez raison, Louise, elles rendent quelquefois des oracles qui ont désespéré plus d'un cœur sincère.

— Vous croyez?

— J'en suis sûr.

— Vous les avez donc quelquefois interrogées?

— Oh! bien souvent, ma cousine!

— Mais comment pouvez-vous savoir si elles disent la vérité?

— Rien n'est plus facile.

— Encore...

— En voulez-vous une preuve?

— Oui!

Il prit alors une des blanches fleurs que je tenais dans ma main, et commença à l'effeuiller, le dernier pétale disait : Un peu.

— Eh bien, où est votre preuve?

— Vous seule, ma cousine, me la pouvez donner.

— Moi! et comment?

— Vous savez si vous m'aimez un peu?

— Cette fleur est une sottise!

— Vous me faites trembler, Louise, ne m'aimeriez-vous pas du tout?

— Décidément, mon cher cousin, voici que je n'aime plus les marguerites, elles ne savent ce qu'elles disent! Voyons une autre preuve, j'interroge pour votre compte : à mon tour j'arrachai les pétales, et le dernier me dit : Passionnément! Je n'avais pas achevé qu'Albert était à mes pieds et me disait : — Louise, l'oracle a raison, je vous aime, oh! je vous aime! Et il ramassa la fleur jetée à terre, et aussi chaque petite feuille blanche, en me disant : — Voici un talisman de bonheur, je vous le jure, il ne me quittera jamais!

Je n'essayerai pas de peindre mon émotion, cher

Frantz; seulement, à partir de cette heure, je sentis s'éveiller en mon cœur un vague souvenir de muette adoration pour mon cousin : jusqu'alors je n'avais jamais cru qu'à un sentiment d'amitié. — A la révélation inattendue de l'amour que je partageais, je fus saisie d'un trouble indicible; je me sentis rougir, trembler; j'eus peur d'être ainsi seule et égarée dans ce labyrinthe. Le fil conducteur d'Ariane me revint à l'esprit, il est indispensable à ceux qui aiment pour se retrouver au point de départ. — En vain nous cherchions notre chemin, nous ne le trouvions plus, nous étions silencieux, inquiets, nous redoutions les reproches de ma mère, si sévère, si rude pour moi d'habitude, et aussi toutes les plaisanteries qui nous attendaient à notre tardif retour... Enfin, nous sortîmes de ces maudites allées tortueuses, nous étions baignés de sueur, tremblants, impatientés et fort embarrassés de nos personnes. — 'Albert ne craignait que ma mère; moi, il me semblait que tout le monde allait deviner que j'aimais et que j'étais aimée.

Ainsi, cher Frantz, ce mot du cœur, de l'âme, du ciel, qui efface toutes les larmes et les sèche : Je vous aime! fut pour moi un regret, presque un malheur; — ma mère m'attendait!... D'aussi loin qu'elle m'aperçut elle me cria :

— D'où venez-vous, mademoiselle?

— Ma mère, je viens du parc.

— Comment! depuis une heure tous les gens du château vous cherchent de tous côtés? Dans quelle partie du parc étiez-vous donc? Je me sentis rougir en lui répondant : — Dans le labyrinthe.

— Dans le labyrinthe!... mais vous n'avez pas le sens commun, mademoiselle! Sachez qu'une jeune fille choisit toujours ses promenades dans les allées droites, et non pas dans les sentiers sombres et détournés...

— Madame, reprit Albert, n'accusez que moi seul. Vos reproches me sont pénibles, j'ai peut-être eu tort de ne pas vous dire où nous voulions aller, mais chacun avait le droit de nous accompagner, vous-même, madame, pouviez nous suivre, vous saviez ma cousine à mon bras. — Là-dessus il salua profondément ma mère, qui lui lança, au lieu de le saluer, un regard tout empreint de haine.

Je rentrai chez moi fort troublée d'une sortie si peu prévue. — Est-ce qu'Albert ne plaît pas à ma mère?

Adieu, mon bon Frantz, vous qui connaissez son caractère altier, impérieux, vous me plaindrez en lisant ma lettre.

ALPHONSINE MASSON.

(La suite au prochain numéro.)





## ALAMONTADE.

### I.

L'abbé Dillon venait de s'asseoir sur un banc de gazon, au bord du lac, à l'ombre d'épais buissons suspendus au-dessus de nos têtes.

« Voici encore des places à droite et à gauche, » dit-il en nous invitant avec un doux sourire à nous mettre à côté de lui. Rodrigue s'assit, et je fis comme lui. Tous les trois nous suivions en silence le cours des pensées que notre conversation interrompue avait éveillées.

« Mais apprenez-moi, lui dis-je, comment vous êtes enfin devenu un homme de bien. Votre changement a-t-il été le fruit de vos propres réflexions ? ou avez-vous eu à supporter un de ces grands revers qui, en nous faisant sentir la main de Dieu, nous forcent à rentrer en nous-mêmes ? »

— C'est à Toulon, me répondit-il, que j'ai appris à connaître l'homme qui me rendit la paix que j'avais perdue.

« Un jour je reçus la mission de me rendre dans l'hôpital du bagne, pour y préparer à la mort un vieux galérien. Les médecins avaient perdu l'espoir de le sauver, ainsi que les prêtres attachés à l'hôpital. Ceux-ci trouvaient dans le vieux pécheur un hérétique qui ne voulait pas se laisser convertir. On s'adressait à moi comme à un plus habile. Le capitaine des galères, M. Delauben, semblait faire cas de ce malheureux, et me connaissant personnellement, il me pressa d'opérer la guérison de l'âme de ce pécheur endurci. Quelque peu d'inclination que j'eusse pour ramener un dissident dans le sein de l'Eglise, je me rendis à ses prières. Ma curiosité s'était éveillée en entendant soutenir généralement que cet hérétique possédé du diable était plus violent que Calvin, et qu'il dénaturait l'Ecriture avec l'art le plus extraordinaire.

« J'y allai. C'est assez singulier, me disais-je chemin faisant sans pouvoir me défendre d'en rire, un libre penseur obligé d'en convertir un autre ! Si le capitaine des galères, qui était très-religieux, m'avait mieux connu, il m'aurait moins tourmenté. Mais c'est ainsi que nous jouons tous une triste mascarade dans la vie. Il n'y a pas un homme, fût-ce le plus sage et le plus vertueux, qui ose paraître dans le monde sans un masque sur le visage.

« On me conduisit dans la chambre du galérien malade. Il était assis, enveloppé dans un grand manteau, le visage tourné vers la fenêtre ouverte, en plein soleil, comme s'il voulait se réchauffer et jouir d'une vue plus gaie. Il se tourna vers moi. Je n'oublierai de ma vie cette pâle tête de saint. Ce n'était pas le dur et fa-

rouche regard du criminel ordinaire, ou l'impudent effronterie du vice endurci, ou le repentir sombre et l'abattement du méchant qui sans s'amender s'est fait hypocrite ; c'était la quiétude d'une âme pure, la satisfaction de l'innocence qui respirait dans ses grands beaux yeux. La figure du malheureux, fatiguée par toutes les intempéries de la mer et pâlie par la maladie, avait, malgré son expression de souffrance, quelque chose de noble et d'agréable dans tous les traits. Sa tête chauve avait conservé une couronne de cheveux gris qui lui donnaient un air vénérable. Enfin je fus singulièrement frappé à son aspect. Je ne m'attendais pas à trouver au bagne un tel homme. Je m'approchai de lui. »

« Pardonnez-moi, me dit-il, je ne puis aller au-devant de vous. Vous voyez mes pieds étendus sur cette paille. Ils sont déjà enflés jusqu'aux genoux. »

« Je me plaçai près de lui et lui demandai son nom. Il se nommait Alamontade. Il me dit que, condamné aux galères à la fleur de l'âge, il n'avait plus que six mois à y rester pour finir sa peine. Il y avait bientôt vingt-neuf ans qu'il était aux galères.

« Tant mieux, lui dis-je ; tu seras ainsi bientôt délivré, tu verras ton pays et tu pourras finir ta vie en honnête homme.

— Je ne reverrai jamais mon pays, me dit-il d'une voix émue, je n'ai pas de pays dans le monde. On me l'a ravi. Je n'aspire qu'au paisible royaume des tombes. Je sais bien que la mort doit être plus douce pour moi que la vie. D'ailleurs elle ne peut plus tarder bien longtemps. »

« C'est à peu près ainsi que parla le galérien. J'avoue que sa douceur, sa dignité, le choix de ses expressions, le son pénétrant de sa voix, me touchèrent autant qu'ils me surprirent. Je demeurai convaincu que cet homme séparé de la société n'était pas tel que le sont ordinairement ses pareils, qu'au moins il avait reçu autrefois de l'éducation, et qu'il en avait conservé des traces au milieu de la société perdue dans laquelle il avait passé presque la moitié de sa vie.

« Penses-tu donc, repris-je, penses-tu, Alamontade, ne pas vivre jusqu'au jour de ta délivrance ? »

— J'espère plutôt, répondit-il, que la mort me délivrera du poids de mes jours avant que la loi me délivre du poids de mes fers.

— Et peux-tu penser à la mort avec tant de tranquillité ? »

« A cette demande, il me regarda avec une sérénité indicible. Ses yeux brillaient de l'ardeur dont son cœur était pénétré. »

« Comment ? dit-il : quand vient le moment qui délivre du poids de leurs fers mes jambes fatiguées, qui me fait sortir de ce sombre cachot, et qui d'un triste exil me ramène dans ma patrie, pourquoi tremblerais-je ? Qui aime encore sur la terre Alamontade ? Oublié et mort au monde, aucun œil ne versera de larmes sur son corps inanimé. Je ne laisse derrière moi aucun









LES MODES PARISIENNES.

*Peignoir Marie Leczinska et Modèles de bonnets de Madame Payan*





## LES MODES PARISIENNES.

*Costumes d'enfants de la M<sup>me</sup> Pauline Royer, 102, r. de Rivoli. Costume de la mère de la M<sup>me</sup>  
Lacigne, 51, de Rohan. Chapeau Fernarina des dames Noël. Corsets de M<sup>me</sup> Vigouroux, 1, du Port. Maken, 7.  
Gants Agnès de Madrid, 83, r. Richelieu.*







être chéri qui puisse souffrir de mon retour à la maison paternelle!

— Et ta maison paternelle, où est-elle, Alamontade?

— Elle est là où je retrouverai les miens, où je rentrerai dans la famille de notre Père commun comme un fils véritable redevenu l'égal de ses frères.

— Es-tu donc sûr, Alamontade, que tu survivras à la mort? Fermeras-tu les yeux dans cette conviction inaltérable?

— Dieu est grand, répondit-il; sa vie est l'éternité, son royaume l'immensité, et son gouvernement la justice et l'amour. Et nous sommes en Dieu, nous sommes ses enfants, nous sommes impérissables comme lui. Que faut-il de plus pour notre consolation? Oui, je suis! ajouta Alamontade, et son regard se levait vers le ciel avec l'expression d'une douce béatitude. Je suis! cela me suffit. Je suis! ce petit mot renferme l'éternité, car ce qui est est, et tout être est éternel comme Dieu. »

« Nous conversâmes bientôt comme de vieux amis, et je me laissai aller à causer avec lui sur les sujets les plus élevés. Il était mystique, mais de ce mysticisme qui nourrit le courage loin de l'abattre. Au moment de me séparer de lui, je m'approchai du lit de l'infortuné et serrai sa main ridée avec une vive émotion.

» Ma conversation parut lui avoir fait plaisir. Il me pria humblement de lui renouveler mes visites. »

« Je ne mérite pas une telle faveur, dit-il; mais votre cœur est compatissant, et vous voyez même dans le galérien un homme et un frère. Je ne possède rien, pas même l'honneur. Cependant avant de perdre mon bras droit j'employais mes loisirs à écrire. On m'a laissé les feuilles sur lesquelles je traçais avec larmes mes regrets. Je vous ferai un jour legs de ces feuilles, peut-être les lirez vous avec quelque intérêt. »

« Empressé de me conformer à son désir, je le visitais chaque jour. Notre conversation se tourna bientôt vers les plus hautes questions. O mes amis, ce malheureux méprisé s'éleva bientôt pour moi au rang des hommes les plus respectables! Et ce fut lui, que je devais convertir de ses erreurs, qui me convertit. Sa sagesse devint mon phare au milieu des ténèbres de la vie. Sa vertu me sanctifia de nouveau. Je ne quittais jamais ce sublime esclave sans me sentir meilleur, et, dans le silence de mon cabinet, je mettais par écrit les discours que nous avions échangés. Un jour, après l'avoir écouté avec admiration, je m'écriai en le serrant sur mon cœur :

— O saint homme, comment a-t-il été possible que la société t'ait banni de son sein? Comment avec de si nobles sentiments as-tu pu devenir criminel? Depuis quand enchaîne-t-on l'honnête homme aux galères? As-tu jamais été un assez grand pécheur pour que la société eût à trembler devant toi? Ce n'est pas possible, Alamontade! tu étais innocent et tu as été condamné injustement à la plus terrible des peines. Parle donc. Je me chargerai de ta justification. Tu rentreras

réhabilité dans la société. La honte ne peut pas planer sur ta tombe. »

« Il fut violemment ému. Il me serra avec effusion contre lui, et son œil se mouilla de larmes. »

« Oh! s'écria-t-il, permettez-moi de presser encore une fois un homme, un frère contre ce cœur demeuré seul si longtemps! Ah! durant vingt-trois années de solitude il n'a pas encore désappris à aimer, il ressent encore une fois son ancienne félicité avant de se briser! »

« Dans son émotion il ne put en dire davantage; il se tut et pleura en silence.

» Après une longue pause, il releva son visage vers moi et dit :

— O monsieur, monsieur, comment ai-je mérité tant de bonté, tant d'amour?

— Pour prolonger ta vie, saint homme, m'écriai-je, je sacrifierais volontiers la mienne. Mais tu ne sais pas que tu es mon bienfaiteur, mon sauveur. Tu ne sais pas que tu m'as retiré de l'abîme du désespoir. J'ai été envoyé vers toi pour te ramener à la religion, ô Alamontade, et c'est toi qui m'as converti et qui m'as rendu à la religion. »

« Il parut ne pas me comprendre.

— Tiens, Alamontade, j'étais un être malheureux quand je vins vers toi. J'avais perdu Dieu. Je ne voyais dans l'avenir que les ténèbres de la mort. Je doutais de tout, de mon mérite et de mon être. Je flottais entre les contradictions. Ma folie m'était à charge et me faisait horreur. Toi, ami, tu m'as relevé et rendu à moi-même avec toute ma dignité. Dieu, l'immortalité et la liberté, voilà mon partage! Mon esprit ne peut plus se nier lui-même. Je comprends la nature. Je pèse dans la balance de la raison toutes les choses du monde, les ténèbres, et ce qui était mort renaît à une vie plus brillante. Et tout cela, c'est à toi que je le dois! »

« Ce fut dans ces beaux moments que le cœur d'Alamontade s'ouvrit à moi plus librement. Il me remit les feuilles détachées de son journal. Sur mes instantes prières, il me fit connaître plusieurs circonstances de sa vie. Je pouvais alors répéter : Alamontade était innocent! Je voulais travailler sur-le-champ à sa justification. Je voulais que la justice lui fît publiquement amende honorable et lui rendît son honneur. Il secoua la tête, et me pria, tant qu'il vivrait, de ne faire aucune démarche pour cela. Il n'était pas désireux de l'estime d'un monde qui l'avait repoussé si longtemps et si inhumainement; il préférait que ses derniers jours ne fussent pas troublés et lui fussent laissés tout entiers.

» Je m'employai auprès de l'administration pour lui obtenir une meilleure chambre, quelque allègement à ses maux, et plus de bien-être. J'aurais donné tout ce que je possédais pour lui procurer un moment de bonheur après de si longues souffrances. Hélas! pourquoi avais-je appris si tard à le connaître?

» Mais venez chez moi, mes amis, je veux vous ra-



conter la vie d'Alamontade. C'est le plus bel hommage que je puisse rendre à sa mémoire. »

A ces mots l'abbé se leva. Nous le suivîmes en silence le long du lac. Quand nous fûmes dans sa chambre, les bougies allumées, il prit un cahier :

— Voici, dit-il, l'histoire d'Alamontade telle que je l'ai recomposée avec le plus grand soin. Je n'ai fait que reproduire les pensées et les expressions mêmes d'Alamontade. Vous trouverez des parties écourtées, d'autres plus développées, suivant que le conteur avait été plus ou moins ému des événements de sa vie passée, ou que mes questions l'avaient arrêté sur un point plus que sur un autre. »

Notre curiosité était tendue au plus haut degré. Nous nous assîmes et l'abbé commença sa lecture.

HENRI ZSCHOKKE. *Traduit par E. DE SUCKAU.*  
(Extrait de la Bibliothèque des Chemins de fer.)  
(La suite au numéro prochain.)

### PETIT COURRIER.

Les œuvres d'art sont soumises à des destinées bien capricieuses : les unes ont passé de l'atelier de l'artiste dans un musée, dans une église ; là elles ont vécu au milieu des soins inspirés par une respectueuse admiration. D'autres ont eu une carrière orageuse, elles ont éprouvé des aventures, elles ont couru des dangers, et ne sont arrivées jusqu'à nous qu'après avoir reçu les outrages des hommes et du temps. Mais jamais chef-d'œuvre n'a été soumis à plus de tribulations qu'un magnifique Christ en ivoire qui fait aujourd'hui l'objet d'un procès devant la 5<sup>e</sup> chambre du tribunal.

Ce Christ est attribué à ce grand artiste de la renaissance, Jean Goujon. On sait que ce célèbre sculpteur était huguenot ; une tradition populaire le fait mourir à la Saint-Barthélemy. Une balle aurait arrêté sa main qui ciselait sur la façade du Louvre les fines et gracieuses figures que nous admirons aujourd'hui. Mais cette tradition, comme tant d'autres, paraît appartenir au domaine des contes plus qu'à celui de l'histoire. Quoi qu'il en soit, le Christ a une valeur toute spéciale ; les sentiments religieux de l'artiste ne devaient guère le porter à représenter le Dieu mort sur la croix ; aussi on ne connaît que deux Christ de Jean Goujon.

Ce Christ passa entre les mains d'un autre protestant, le roi de Navarre. Il survécut aux guerres de religion qui dépeuplèrent nos églises de leurs tableaux et de leurs statues, qui enlevèrent la majeure partie de l'œuvre magnifique des artistes de la renaissance. Longtemps il vécut dans ce palais des rois, à la plus belle place, au-dessus de la tête des souverains.

Louis XIV le donna à madame la Dauphine Marie-Anne-Victoire de Bavière. C'était descendre un peu, ce n'était cependant que le commencement de la décadence, car la Dauphine en fit don à son confesseur Jean de Manent. Le chef-d'œuvre de Jean Goujon passa aux héritiers du confesseur, et ne cessa de leur appartenir. La famille de Manent conserva pieusement le Christ ; ce chef-d'œuvre avait pour elle tout le prix d'un glorieux souvenir ; il semblait que l'honneur et l'avenir de la maison étaient intéressés à le garder. Les Manent, à la révolution, perdirent leur fortune ; le Christ seul leur resta ; des propositions splendides furent faites aux pauvres possesseurs de ce trésor. Rien ne les décida. Ainsi, en 1814, les roubles de la Russie envahissent la France, domptent bien des cœurs, scament bien des consciences ; mais l'argent russe ne peut vaincre la résistance de M. Pierre de Manent. Le grand-duc Constantin offrait 50,000 fr.

Les guinées et les bank-notes n'eurent pas plus de succès ; les piastres furent aussi honteusement refusées. Le roi de France lui-même échoua. Louis XVIII exprima le désir de posséder le Christ ; le désir du roi avait toujours été un ordre pour les Manent, qui s'étaient dévoués, pendant la révolution et l'empire, à la cause royaliste. Pour la première fois, le roi de France ne fut point écouté.

Enfin nous trouvons ce Christ en 1836 chez madame de Manent, veuve du dernier personnage qui ait porté ce nom. Cette dame était tombée dans la misère ; elle avait pour ami un sieur Bourgoin, qui lui demanda ce Christ pour en faire prendre, disait-il, des copies. Madame de Manent le lui confia.

Or voici ce que Bourgoin fit avec le Christ. Bourgoin aimait à dîner, ce qui est très-légitime ; mais il aimait moins à payer ses repas qu'à les consommer. Il se mettait à table régulièrement chaque jour chez un restaurateur, mais régulièrement aussi il oubliait de payer la carte, si bien que le restaurateur se fâcha, et le Christ tomba, disgrâce dernière, dans les mains du traître, à qui il fut remis par Bourgoin en nantissement pour garantir le prix des dîners impayés. Le restaurateur allait faire vendre le Christ par autorité de justice, lorsque madame de Manent avertie de la perfidie de l'infidèle Bourgoin, s'opposa à la vente.

Le Christ est transporté alors dans le cabinet d'un commissaire de police. Il ne devait pas y rester longtemps. Le restaurateur réclama son nantissement, et le Christ retourna au cabaret, d'où on le démenagea bientôt pour le faire entrer chez M. Pillet, commissaire priseur.

A cette époque intervient un traité, et c'est ce traité qui fait l'objet du procès actuel.

Un M. Stevens, marchand de tableaux très-connu, propose à madame de Manent de lui acheter ce Christ. Il lui payera une rente annuelle de 300 fr., et versera immédiatement entre les mains du restaurateur la somme de 4,600 fr., montant du nantissement. Madame de Manent accepte. Vous pensez peut-être que les tri-



bulations du Christ sont terminées : n'était-ce pas assez d'humiliations pour un chef-d'œuvre ?

Il avait passé de l'oratoire des princes dans un restaurant de banlieue, d'un palais dans un cabaret. Que d'ignominies ! Enfin il est entre les mains d'un marchand ; sans doute, chez ce marchand, il aura les honneurs d'une exposition à la devanture d'une boutique ; il fera l'admiration du public jusqu'au jour où un riche amateur pourra lui donner une place convenable entre d'autres chefs-d'œuvre. Mais, hélas ! les aventures du pauvre Christ ne sont pas encore finies, car il est aujourd'hui traîné devant les tribunaux !

Le traité qui assurait à madame de Manent la possession du Christ était daté du 5 décembre 1856. Madame de Manent mourut le 20 décembre. Or il est un article du Code qui annule les contrats de rente viagère lorsque la personne sur la tête de laquelle était constituée la rente est morte dans les vingt jours de la date du contrat, si au moment où ce contrat a été signé elle était déjà atteinte par la maladie qui devait l'emporter.

M<sup>e</sup> Cane se présente devant le tribunal pour les héritiers de madame de Manent, et demande la nullité du traité ; il a d'abord cherché à établir que cette dame, au 5 décembre, était déjà frappée par le mal auquel elle succombait quinze jours après. M<sup>e</sup> Cane a lu des certificats, a invoqué la parenté et a fait l'historique des maladies de l'infortunée madame de Manent.

Il a de plus soutenu que M. Stevens avait employé des manœuvres frauduleuses et profité de la faiblesse d'esprit de la malade pour lui arracher le chef-d'œuvre de Jean Goujon. Cette attaque a excité la verve de M<sup>e</sup> Frédéric Thomas, qui se présentait pour M. Stevens. Après avoir vigoureusement discuté le traité, il a réfuté son client en quelques mots vifs et acérés comme il sait les dire. Sa plaidoirie a été charmante, pleine de traits heureux.

A propos de ce procès, il a dessiné un tableau très-vif et très-animé du monde des arts. Il a parlé des grands artistes et des grands amateurs, il a fait de M. Stevens l'heureux intermédiaire des uns et des autres, et l'a spirituellement appelé le grand pourvoyeur des musées européens. M<sup>e</sup> Thomas est un de ces élèves qui savent convaincre par la force du raisonnement, et entraîner par le charme de la parole.

A qui appartiendra le Christ ? Nous le saurons mercredi, car c'est à ce jour que le tribunal a constitué l'affaire pour prononcer son jugement.

\* \* L'inauguration de l'établissement des bains à Villers-sur-Mer, près Trouville, a eu lieu le dimanche 19 juillet.

La voix sympathique de Géraldy, l'archet magique de notre charmant violoniste Léon Reynier, le violoncelle de Nathan et l'harmonicorde de Lebeau, voilà les éléments du beau concert qui a été donné dans la délicieuse salle du Casino, improvisée par M. Félix Pigegy, architecte de la ville de Paris, qui a conçu et

exécuté, sur cette ravissante plage de Villers, le plan d'un établissement de bains modèles.

Les tentes classiques alignées sur le sable sont remplacées par de confortables cabines dont chaque porte s'ouvre sur une galerie heureusement disposée, où les baigneurs trouvent verdure et fraîcheur.

Nous apprenons que Géraldy et Léon Reynier se rendront à Trouville, au Havre, à Dieppe, au Tréport, à Cabourg, à Dives, avant de partir pour le Croisic, les Sables et Pornic.

\* \* La section de sculpture de l'Académie des beaux-arts s'est réunie pour former sa liste de candidature à la place vacante par la mort de M. Simart. Elle a désigné MM. Jouffroy, Bonassieux, Auguste Debay, Desprez, Guillaume, Cavelier et Perraud.

L'Académie, de son côté, dans sa séance d'hier, a ajouté à la liste les noms de MM. Lequesne, Diebold, Ramus, Étex et Huguenin.

\* \* On peut juger de la situation que l'été fait aux spectacles de Paris par ce simple chiffre : dimanche dernier, un théâtre, dont la salle peut contenir quinze cents personnes, a fait 43 fr. 50 cent. de recette.

\* \* Le jury est entré en fonctions depuis quelques jours pour désigner les ouvrages dignes d'être récompensés parmi ceux qui figurent à l'exposition des Beaux-Arts.

\* \* La séance solennelle de couronnement des grands prix de l'école des Beaux-Arts est fixée au jeudi 30 octobre, à l'Institut.

\* \* Le Congrès scientifique de France se réunira cette année à Grenoble. Sa session coïncidera avec une Exposition de peinture et de sculpture au musée de Grenoble, pour laquelle la municipalité de cette ville a fait appel à tous les artistes et amateurs qui voudront y concourir. L'Exposition durera un mois, du 10 août au 10 septembre ; un certain nombre des ouvrages admis seront acquis par la commission, qui a reçu à cet égard les pouvoirs de l'administration.

Les tableaux devront être originaux, ainsi que les statues ; il ne sera admis d'exception qu'en faveur des artistes du département de l'Isère et des départements voisins, la Drôme et les Hautes-Alpes, qui pourront envoyer des copies.

Le délai de rigueur pour l'envoi des ouvrages à la commission était fixé au 15 juillet, mais les exposants parisiens peuvent encore les envoyer utilement, une exception de faveur ayant été stipulée pour leurs envois : il n'est pas inutile de leur rappeler que la ville de Grenoble prend à sa charge les frais de transport, à l'aller et au retour, des ouvrages qui seront admis à l'exposition, et que chaque ouvrage doit être accompagné d'une étiquette indiquant : 1<sup>o</sup> les nom et adresse de son auteur ; 2<sup>o</sup> l'énoncé sommaire du sujet traité ; 3<sup>o</sup> les nom et adresse d'un correspondant chargé à



Grenoble de le retirer si l'auteur ou le propriétaire n'habite pas cette ville.

\* L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, délibérant, dans sa séance du 26 juin, sur le concours annuel des antiquités de la France, a décerné les trois prix dont elle dispose aux auteurs dont les noms suivent :

1<sup>o</sup> Un premier prix à M. M. Deloche, auteur d'un ouvrage ayant pour titre : *Études sur la géographie historique de la Gaule, et particulièrement sur les anciennes divisions territoriales du Limousin*;

2<sup>o</sup> Un autre premier prix à M. Rossignol, auteur d'un ouvrage intitulé : *Alise, Études sur une campagne de Jules César*;

3<sup>o</sup> Un second prix, partagé entre M. Favre, auteur d'une *Histoire de la basoche*, et M. J. Labarte, auteur d'un livre qui a pour titre : *Recherches sur la peinture en émail dans l'antiquité et au moyen âge*.

La même Académie avait proposé pour le concours de 1857 du prix Bordin : *Un commentaire exégétique et grammatical sur une partie suivie ou sur un choix d'hymnes du Rig-Véda*.

Il n'a été envoyé qu'un seul Mémoire portant pour épigraphe : *Labor improbus*.

L'Académie a jugé qu'il n'y avait pas lieu de décerner le prix; mais elle a accordé un encouragement à l'auteur de ce Mémoire s'il veut se faire connaître.

\* La galerie du prince Gossaguti à Rome possédait quelques planches gravées provenant, disait-on, de fresques de Nicolas Poussin. Ces fresques avaient depuis longtemps disparu; c'était une immense perte pour les arts. — Un Français qui réside aujourd'hui à Rome a eu la patriotique pensée d'acheter les planches de la galerie Gossaguti, qui en sont, paraît-il, la reproduction, et de les envoyer à Paris pour les offrir au gouvernement. Si, comme on nous l'annonce, ces cuivres gravés représentent réellement des œuvres de Poussin, la France des arts se réjouira vivement d'une acquisition aussi précieuse et aussi intéressante pour la gloire nationale. — Nicolas Poussin, on le sait, mourut en 1665 à Rome, où il s'était retiré dès 1642 pour fuir les tracasseries de l'envie, cette déplorable épidémie de tous les temps. Il est le chef de l'ancienne école française. Ses œuvres brillent surtout par l'imagination et par la beauté de l'expression. Aussi l'a-t-on surnommé le peintre des gens d'esprit.

\* Mademoiselle Lemercier, mademoiselle Lefèvre, M. Faure, M. Victor Massé, M. Halévy, fils de M. Léon Halévy, vont prochainement partir pour Bade, afin d'y monter un opéra-comique commandé par M. Bénazet.

La musique de cet opéra, dont on dit le plus grand bien, est de M. Massé; les paroles sont de M. Halévy fils.

\* On sait que mademoiselle Rachel vend en ce moment son mobilier.

Une statue en cristal de roche de Confucius a été

très-disputée et a été acquise par un des principaux marchands de curiosités de Paris.

Un antiquaire est resté maître d'un beau portrait d'Adrienne Lecouvreur, en tapisserie de Beauvais, encadré d'or. Cette curiosité est très-bien conservée. Les nuances de la tapisserie sont restées si pures, qu'elles font illusion aux yeux, et qu'on est tenté, en regardant ce tableau, de le croire peint à l'huile.

Il faut encore citer deux éventails, l'un en ivoire, représentant la toilette de Diane; l'autre en vernis Martin, avec des sujets très-finement traités.

Mademoiselle Rachel comptait dans sa panoplie quatorze poignards; la plupart de ces poignards sont des lames de Tolède. Deux ont une autre origine : ils viennent d'Égypte. Ils ont été trouvés dans un tombeau, où ils étaient restés ensevelis pendant des siècles.

L'un de ces poignards est d'une forme bizarre; la lame est triangulaire et tordue, et le manche orné de sphinx et d'hiéroglyphes indéchiffrables.

Un petit poignard moderne, garni d'un manche en lapis-lazuli, a été vendu très-cher. Ce poignard, coquet et mignon, n'a d'autre destination que d'orner une cheminée et de servir de pendant à un thermomètre ou à quelque autre objet d'ornement.

\* Deux statues de pierre, de grandeur presque naturelle, viennent d'être placées dans le vestibule du musée de Dijon. Leur valeur historique et artistique, dit le *Spectateur de Dijon*, fait vivement déplorer les mutilations qu'elles ont subies.

L'une d'elles représente une reine revêtue d'un somptueux costume, dont les restes de peinture polychrome attestent la richesse. Sa robe rouge, parfaitement reconnaissable, porte encore des traces de fleurs d'or, et son manteau d'hermine est la partie la mieux conservée. On distingue encore différentes couches de couleur qui y ont été appliquées à diverses époques avec plus ou moins de goût. Un sculpteur qui a examiné cette statue a cru y reconnaître le ciseau de Dubois.

L'autre, beaucoup plus ancienne et un peu moins détériorée, est celle d'un religieux de l'ordre des Chartreux. Le fini des draperies ne laisse rien à désirer. Les mains ont été malheureusement brisées, ainsi qu'un livre qu'elles supportaient; la tête a eu aussi beaucoup à souffrir.

Ces deux statues proviennent des églises ou des monastères supprimés à Beaune en 1793. Achetées à vil prix à cette époque, elles avaient été déposées au collège sous un léger appentis, dans un lieu ouvert à toutes les intempéries, et y sont restées pendant soixante ans ensevelies dans l'oubli. Il y a peu de temps que l'attention de la Société d'histoire et d'archéologie a été appelée sur ces monuments si dignes d'intérêt, et qu'ils ont été placés dans un lieu où une hospitalité durable les attend. Quelques légères réparations les ont mises à même d'y figurer avec honneur.

Le musée de Dijon renferme encore divers autres



monuments que l'amateur d'archéologie sacrée n'y voit pas sans plaisir : il s'agit d'un fragment considérable de l'une des statues d'albâtre d'un des quatre évangélistes qui ornaient la célèbre chapelle Bouton, à Notre-Dame.

Ces statues étaient de la plus grande beauté, à en juger par les débris d'ailes et le torse de l'une d'elles que l'on possède encore. La chapelle Bouton était certainement le lieu le plus remarquable de notre antique collégiale avant la révolution.

\*\*\* On vient de placer sous le péristyle de l'église Sainte-Geneviève un groupe en marbre représentant cette sainte arrêtant Attila qui menaçait Paris. On sait que ce chef, suivi d'une nombreuse armée de barbares, commençait à assiéger cette ville dont les habitants effrayés s'apprêtaient à fuir. Geneviève osa rassurer ses concitoyens, et, malgré l'imminence du danger, leur annonça qu'il ne leur arriverait rien de fâcheux. On lui reprocha de vouloir faire la prophétesse ; on l'injuria, on alla même jusqu'à former le dessein d'attenter à sa vie ; elle souffrit tout avec patience, et sa prédiction s'accomplit. La sainte est représentée à genoux, écartant de sa main gauche Attila qui semble dominé par une puissance surnaturelle. M. Maindron est l'auteur de ce beau groupe, qui est d'une fort remarquable exécution.

\*\* Les presses de la monnaie fabriquent, depuis quelque temps, des pièces d'or de 100 francs.

\*\* On croit avoir découvert dans l'église de Saint-André, à Bordeaux, un magnifique tableau d'Annibal Carrache, représentant Jésus-Christ portant sa croix ; ce tableau a appartenu au cardinal de Sourdis, qui en avait fait don à la cathédrale.

\*\* Les fêtes de Blois auront lieu cette année avec une grande magnificence, et, comme les années précédentes, seront dignes d'attirer les touristes et les amis des plaisirs.

De grandes courses sont annoncées pour les 28 et 30 août ; dans la première journée, on courra les prix du ministère (3,000 fr.), de l'Empereur (4,200 fr.), des haras (4,000 fr.) ; le 30 août, le prix départemental (600 fr.), les prix de Chambord (4,200 fr.), de la ville (2,300 fr.), du chemin de fer (1,000 fr.).

\*\* Une femme âgée de 92 ans vient de mourir à Bilin, en Bohême. Elle avait été mariée pendant 31 ans, veuve pendant 45 ans ; elle a eu 13 enfants : de 10 de ces enfants mariés, 62 petits-fils et petites-filles (dont 33 encore vivants) ; de 16 de ceux-ci mariés, 54 arrière-petits-fils et arrière-petites-filles (dont 38 encore vivants). Les dépouilles mortelles de cette femme ont été portées à leur dernière demeure par 8 petits-fils, la plupart âgés de plus de 40 ans ; 8 arrière-petits-fils, âgés de plus de 16 ans, portaient les flambeaux, et 8 au-dessous de cet âge portaient les cierges. Le convoi se composait en outre de 5 des enfants de la défunte, de 23 de ses petits-fils et arrière-petits-fils qui vivent

à Bilin et dans les environs, et plus de la moitié des personnes réunies en grand nombre à l'occasion des funérailles étaient de la parenté.

\* Nous éprouvons la plus vive satisfaction à donner de la publicité au bruit suivant que nous lisons dans le *Journal de Soissons* :

« La commune d'Ambleny donne en ce moment un exemple de dévouement qu'il est utile de signaler. Nos lecteurs se rappellent qu'un incendie a éclaté dans cette commune, il y a une quinzaine de jours. C'était la maison du nommé Louvet qui était dévorée par les flammes, et Louvet, autrefois mendiant, et devenu depuis, par sa bonne conduite, propriétaire et membre du conseil municipal, allait se trouver dans son état de pauvreté primitive, mais ses compatriotes ont cru devoir venir à son aide, et tous se sont empressés de réparer ses pertes.

» Les propriétaires ont contribué à cette bonne œuvre de leur bourse, les menuisiers, charpentiers et maçons de leurs bras, les cultivateurs de leurs chevaux et de leurs voitures. Aujourd'hui la maison de Louvet est reconstruite, et ses pertes entièrement réparées. Cet exemple d'admirable confraternité méritait d'être signalé et fait le plus grand honneur à la population d'Ambleny. »

## CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE DU CIRQUE : *Charles XII*, mélodrame en cinq actes et quinze tableaux, par MM. Taillade et Eugène Lorsay.

La chronique théâtrale a des loisirs par ce temps de canicule, ils ne sont que la conséquence du repos auquel se livrent bon nombre de troupes ; sur quinze théâtres il y en a sept de fermés. Les Variétés reparent leur salle et préparent le *Poignard de Léonora* et la *Fille d'un millionnaire*, deux titres qui promettent. Dans la seconde de ces pièces, attribuée à MM. Lurine et Deslandes, nous reverrons mademoiselle Céline Montalant, qui était une si gentille petite fille au Palais-Royal il y a trois ou quatre ans. Quant au Théâtre-Lyrique, à l'Odéon et à plusieurs autres petits théâtres, ils sont fermés, parce que c'est leur droit de ne pas affronter les rigueurs de la saison brûlante. Le Vaudeville seul résiste avec son grand succès de *Dalila*, qui empêche d'arriver *Clairon et Clairette* de M. Gabriel, pièce dont on espère beaucoup, et pour laquelle il a enlevé la jolie mademoiselle Pauline Granget au Théâtre-Français.

Le Cirque, lui, ne connaît pas la saison du repos, il promène ses épopées militaires, malgré tous les temps,



à travers tous les siècles; il vient de mettre en scène Charles XII de Suède, qui semble être fait exprès pour lui. MM. Taillade et Eugène Lorsay ont fort habilement coupé dans le *Charles XII* de Voltaire les tableaux de leur mélodrame, et ont fait preuve d'habileté en les appropriant aux exigences du théâtre.

Au premier acte, Charles XII est en Suède, et n'a encore rien d'un héros; il chasse, il boit, il courtise cavalièrement les belles femmes, et vit sans nul souci de la gloire au milieu des jouissances les plus matérielles. En apprenant qu'on le compte pour peu de chose en Europe, et que ses voisins ont formé le projet de le déposséder de ses États, il sent s'éveiller en lui le sentiment de sa force, et il jure de se faire respecter de ses ennemis. En effet les actes suivants nous le montrent prenant Copenhague d'assaut, battant les Russes à Narva; puis en Saxe, où il reçoit dans une chambre d'auberge les ambassadeurs de Prusse, d'Angleterre et d'Autriche. Plus tard il va chercher un conseil et une inspiration près du tombeau du grand Gustave-Adolphe à Lutzen; il croit que l'ombre lui conseille la guerre. Il continue le cours de ses expéditions, et nous le retrouvons à Pultawa, blessé d'un coup de feu qui lui fracasse le talon, et se faisant porter sur un brancard à la tête de son infanterie; nous assistons au massacre de ses braves Suédois, et Poniatowski le sauve en l'emmenant à Bender, où il le confie à la Turquie. Là Charles XII est comblé d'honneurs; le sultan lui accorde un subside de quinze cents francs par jour, et l'aide en outre de ses troupes pour aller combattre le czar. Charles XII croit enfin tenir son ennemi de façon à l'écraser complètement; mais il a compté sans l'habileté de Catherine, qui achète la paix en envoyant à Méhémet-Baltagi un présent assez magnifique pour le séduire. Charles XII, indigné, déclare la guerre à la Turquie, et prépare cette échauffourée de Bender, où il prétend avec trois cents hommes tenir tête à un empire; il est fait prisonnier, et se résigne enfin à quitter

ce pays, dont il a si mal reconnu la généreuse hospitalité. Il traverse l'Allemagne incognito, arrive à Stralsund déguisé en courrier, et est obligé de se faire reconnaître par le général Dülker, qui commande la place. Dès ce moment il reprend son rôle de héros, et, adoré de ses soldats, il entre à Christiania en vainqueur; mais ce triomphe est de peu de durée; il vient mettre le siège devant Frédérickshall, où il trouve la balle qui devait terminer son aventureuse et glorieuse existence. Avec des qualités de premier ordre, la probité, la fermeté, le sang-froid, une intrépidité inouïe, Charles XII n'est qu'un fou héroïque, car il lui manque le bon sens, ce lest indispensable des facultés brillantes.

La pièce du Cirque retrace ces différents épisodes avec bonheur, et est jouée avec talent par M. Taillade, l'un des auteurs, et le reste de la troupe.

MAXIME TERMONT.

On n'a pas oublié cette charmante statue de *Jeanne d'Arc* exécutée par la princesse Marie, fille de Louis-Philippe; eh bien, une délicieuse petite réduction de ce chef-d'œuvre, en métal galvanisé bronze, de 25 centimètres de hauteur, tout à fait pareille aux statuette de ce volume qui se vendent 50 et 60 fr., est donnée aux abonnés des *Modes parisiennes*, tout emballée et rendue *franco* sur tous les points de la France, moyennant 20 fr. Adresser sa demande, accompagnée d'un bon de 20 fr., au directeur des *Modes parisiennes*, rue Bergère, 20.

**CROIX DU MUSÉE PHILIPON**, album composé de dessins comiques avec texte par les dessinateurs et rédacteurs de l'ancien journal *la Caricature*. Prix particulier, pour les abonnés des *Modes parisiennes* et pour ceux du *Journal pour rire*, 4 fr., rendu franc de port sur tout point de la France.

## MAISONS RECOMMANDÉES PAR LE JOURNAL.

### FLEURS ARTIFICIELLES.

**MM. A. Guersant et C<sup>ie</sup>**, rue de Choiseul, 8.

### FLEURS EN PAPIER.

**Madame Traversa**, rue de Rivoli, 484, papeterie des Tuileries.

### PLUMES.

**M. Breteau**, rue Notre-Dame-des-Victoires, 34.

### RUBANS GAUFRÉS.

**L. Desterbecq**, rue Jean-Jacques Rousseau, 4.

### PARFUMERIES, GANTS ET ÉVENTAILS.

**Faguer-Laboullée**, rue Richelieu, 83.

### VÊTEMENTS ET MODES D'ENFANTS.

**Maison Pauline Royer**, rue de Rivoli, 486.

### TAILLEUR.

**Humann**, rue Neuve-des-Petits-Champs, 83.

Paris. — Typographie de Henri Plon, 8, rue Garancière.